

Site : la regle du jeu :

<http://laregledujeu.org/2012/07/09/10291/viva-la-muerte-le-film-darrabal/>

Viva la muerte : le film d'Arrabal

La Rédaction



En 71, les gestations cinématographiques d'Arrabal n'ont évidemment pas plu du tout à la censure française : alors que l'Espagne est encore sous le régime Franquiste, il ira tourner son film en Tunisie ; même chose pour *L'arbre de Guernica* quatre ans plus tard, continuation historique essentielle de son oeuvre qu'il ne pourra filmer qu'en Italie. Au risque de se délocaliser de son berceau (et bourreau), il conserve malgré tout cette âme méditerranéenne, ces campagnes lumineuses et arides où l'on rêve et meurt.

Dans *Viva la Muerte*, le petit Fando apprend que sa mère a fait arrêter son père – un “rouge”- pour ses idées politiques controversées : ouvertement auto-biographique, Arrabal dessine les contours d'une enfance meurtrie, malade (au sens propre comme au figuré), sans aucune concession. La figure maternelle (stupéfiante Nuria Espert) convoque douceur et sensualité d'une scène à l'autre, et se fait brutale lorsque le fanatisme latent reprend ses droits, celui-là même qui hante les rues d'un pays fascisant. Des notions qui redoublent avec un personnage de tantine illuminée, qui fait naître davantage les contradictions d'un univers étouffant et trouble, à l'érotisme moite et scabreux.



Dans le rapport au corps, *Viva la Muerte* ne s'embarrasse d'aucune horreur, d'aucune gêne, d'aucune barrière : cette mise à nu évoluant dans un contexte à l'authenticité parfaitement dérangeante est traversée de séquences expérimentales, comme autant d'illustrations de "l'immontrable" ; à savoir des fantasmes enfantins gangrénés de pulsions de vie et mort. Dans ces scénettes saturées de couleurs baveuses, Arrabal arrose son spectateur d'images infernales, allant de la scatophilie, en passant par la torture, l'inceste, la nécrophilie, la castration, poussant le symbolisme dans ses retranchements les plus scandaleux comme son ami Roland Topor, à qui l'ont doit les dessins du générique (illustrant moult corps violés, transpercés, écartelés, ou couverts d'excréments).

Arrabal ne connaît guère les limites, les explosant lors de l'ultime vision libératrice où la mère de Fando vit une transe sanguinolente près de la carcasse d'un boeuf égorgé et castré face caméra (et... sans trucages). Un spectacle hallucinatoire, qui fascine par les moyens radicaux avec lesquels il bouscule son auditoire : une délicatesse derrière l'outrage qu'on capte au détour d'Ekkoleg, chanson d'ouverture et comptine danoise obsédante...

Là où le plus farfelu *J'irai comme un cheval fou* tentera d'aller encore plus loin dans la furie surréaliste (et il le prouvera !), *L'arbre de Guernica* se fait plus rigoureux : on est cependant bien chez Arrabal vu le contenu sulfureux de certaines images (verge brûlée au fer rouge, statues souillées de sperme ou d'urine, corrida humaine, nains crucifiés : Arrabal n'est pas un amateur de la retenue !) mais l'histoire prend place sur la provocation. On assiste au branlebas de combat d'une petite ville nommée Villa Ramiro (agitée par la révolte des villageois républicains), non loin de Guernica, dont elle subira l'effroi du bombardement.

On sent qu'Arrabal est possédé par le désir de retranscrire la terrible histoire de son pays, quitte à se placer dans une optique... en spontanéité. Tout aussi rageur, mais plus lyrique (l'idylle d'un surréaliste et d'une sorcière aux yeux verts au coeur de la bataille arrondit les angles) et très passionnant... : Arrabal nous fait voir aussi bien dans l'intime que dans le spectaculaire sa vision du franquisme, sans jamais se répéter... Une oeuvre folle.

<http://www.horreur.com/critique-763-viva-la-muerte.html>

Pendant la guerre civile en Espagne, le jeune Fando découvre que sa mère a dénoncé son malheureux père. Cherchant vainement ce qu'il est devenu, il se heurte à un monde sauvage, se réfugiant dans un univers fait de perversions et de folies. A présent, la vie du jeune enfant va prendre un douloureux tournant...



Surréaliste, poète et peintre, Fernando Arrabal a été le fondateur du " mouvement panique" avec deux autres comparses : Roland Topor et Alejandro Jodorowsky. Dès les années 60, les trois amis passent de la littérature au théâtre avec une grande aisance, avant de se lancer dans le cinéma.

Jodorowsky signera "Fando Y Lis", "El Topo" et "[La montagne sacrée](#)", trois œuvres cultissimes ; Roland Topor travaillera sur certaines œuvres comme "La planète sauvage" et Fernando Arrabal versera dans un surréalisme cinématographique très proche de celui de Jodorowsky avec "Viva la muerte", "J'irai comme un cheval fou" et "L'arbre de Guernica", sa trilogie en quelque sorte.

Personnalité excentrique, Arrabal touchera un peu à tout durant sa carrière, et adaptera avec "Viva la muerte" sa propre autobiographie "Baal Babylone". Directement hérité de Bunuel, le surréalisme "shock" dont fait preuve Arrabal est ne recule devant rien, alternant ainsi des scènes dites "normales" et des séquences de visions assez proche d'un certain "Un chien Andalou".

Un maelstrom d'images quasi insoutenables, folles, drôles, degeulasses... Le film d'Arrabal n'a pas vieilli et reste encore et toujours réservé à un public averti.



Baignant dans un réalisme rendant certaines scènes encore plus terribles, le film prend pour héros le petit Fando, un gamin de huit ans vivant avec sa mère mais souffrant de l'absence de son père. Arrêté il y a quelque temps, il aurait été dénoncé par la mère de Fando, qui va le découvrir sous peu. Mais dans ce régime franquiste, la vie de Fando n'est guère agréable : entre fanatisme religieux (qu'il vienne de l'école ou de sa propre mère), délinquance et misère (des gamins se font des sandwiches d'insectes dans les rues), et même une vie familiale bien ennuyeuse, Fando vit un véritable petit enfer. De plus en plus rongé par cet univers néfaste, Fando a des visions atroces, de plus en plus récurrentes, dégoûtantes et révoltantes.



Vouant une obsession quasi oedipienne sa propre mère, Fando vit dans un monde essentiellement féminin où il se sent irrémédiablement seul. Sa tante est une jeune femme désirable et aguicheuse, qui devient à ses yeux un autre fantasme féminin. Mais bassiné par l'autorité religieuse et stricte de sa mater, il va jusqu'à avoir recouru à l'automutilation ou à d'étranges actes. De même, sa tante est également habitée par un inquiétant fanatisme religieux comme le prouve l'hallucinante scène de prière à l'issue sado-masochiste. Un monde de sadisme et de masochisme influençant bien malheureusement le petit garçon, comme cette scène où il tabasse gratuitement sa meilleure amie, quelques temps après avoir été molesté par des garçons de son âge.

Séparé trop tôt de son père, il ne voit qu'une seule figure masculine : son grand-père, un être muet et au seuil de la mort. La mère est une figure ambiguë et fascinante, alternant une beauté qui ne peut qu'envoûter le jeune garçon ainsi qu'une certaine douceur, puis soudain une dureté et une violence incompréhensibles. Dans ses visions, il entretient des rapports encore plus étranges avec elle, la voit en Madone ou en tortionnaire, nymphomane ou veuve noire.



Tournées en vidéo avec des couleurs agressives et criardes, ces visions accompagnent le film en même temps que la vie de Fando. Arrabal déploie un amalgame de tabous impressionnant, multipliant les tortures et horreurs en tout genre : yeux crevés, inceste, meurtres, scatophilie, exécutions sauvages... Fando se voit comme un petit Christ, balance et léche de la boue sur le visage de sa mère, voit sa tante se coucher nue avec un squelette... Dotées d'une bande son parfois éreintante et malsaine, ces nombreuses scènes rappellent les dessins de Topor visibles lors du générique, à savoir des tortures grotesques et délirantes, suivies de la chanson "Ekkoleg", une entêtante comptine enfantine, traversant plusieurs fois le métrage.

Mais petit à petit, les visions de Fando deviennent trop nombreuses, dévorent l'écran et se mêlent à la réalité. Pour aller encore plus loin, Arrabal filme une scène littéralement snuff où la mère de Fando égorge, éventre et castré un bœuf sous les yeux d'une fanfare. Pas pour les yeux frileux donc...

D'autres plans "réels" sont utilisés pour une scène d'opération, tirés très sûrement d'une vidéo médicale.

Vous l'aurez compris, "Viva la muerte" est une œuvre choc, pas réellement parfaite puisque souvent complaisante voire très crue. Mais du cinéma underground qui frôle aussi bien le génie, autant en profiter

Site : <http://www.avoir-alire.com/viva-la-muerte>

Cette première incursion du poète Arrabal au cinéma est remarquable par son engagement politique et sa volonté de bousculer les conventions. Trash et sulfureux, le métrage n'a rien perdu de son pouvoir vénéneux.

L'argument : La vie d'un adolescent en Espagne à la fin de la guerre civile dont le père, un rouge, a été dénoncé par sa mère.

Notre avis : Fondateur du théâtre Panique avec Roland Topor et Alejandro Jodorowsky, Fernando Arrabal est une figure artistique singulière qui a écrit des centaines de poésies, des romans et qui a tenté l'aventure cinématographique au moment où la censure se relâche sérieusement. Ayant quitté l'Espagne en 1955, il tourne cette première oeuvre en France et en Tunisie afin d'évoquer ses souvenirs d'adolescent. *Viva la muerte* est présenté au festival de Cannes en 1971 et provoque un véritable scandale par son ton délibérément provocateur et outrageant. Censurée en France, ainsi qu'en Espagne, l'oeuvre fait depuis l'objet d'un véritable culte auprès des initiés.

Si la description de l'Espagne franquiste durant les années 40 est filmée de manière assez classique, l'ensemble est dynamité par les nombreux fantasmes de ce jeune garçon qui recherche désespérément un père trop tôt disparu. La figure maternelle, à la fois source de douceur, voire même de tentation sexuelle - le spectre de l'inceste n'est jamais très loin - se trouve être une mante religieuse. Pieuse et fidèle à une Eglise catholique soutenant le régime d'oppression morale franquiste, elle n'a pas hésité à dénoncer aux autorités son mari, engagé auprès des républicains. La mère est donc l'image même de cette population bien-pensante qui a abdiqué toute résistance face à une terrible dictature. Eminemment politique, *Viva la muerte* est également un brûlot anticlérical particulièrement violent. Les différentes exactions du régime ont effectivement trouvé grâce auprès d'une Eglise corrompue que l'auteur déteste visiblement de tout son coeur.

Post-surréaliste assez proche des premiers essais de Luis Bunuel - un autre exilé - , le métrage innove par la profusion d'images chocs qui matérialisent les fantasmes sado-masochistes d'un jeune adolescent témoin d'exécutions sommaires. Fernando Arrabal, avec une certaine complaisance et une volonté très claire de choquer, ose tout : personnages hystériques qui mangent du sable ou se fouettent avec délectation, scarifications, énucléations, émascation du prêtre à qui l'ont fait manger ses testicules, gamin qui vomit sur la caméra, femme qui défèque sur son mari. Autant d'images violentes qui font de *Viva la muerte* un spectacle à ne pas mettre devant tous les yeux. L'ambiance malsaine est décuplée par l'emploi d'une ritournelle enfantine obsédante qui tranche avec le sadisme décrit à l'écran. Toujours aussi dérangeant aujourd'hui, ce chef d'oeuvre surréaliste est sans nul doute la transcription la plus fidèle du sentiment éprouvé par les victimes de toute dictature. Foudroyant.

<http://www.cinetrange.com/?film=507>

Synopsis :

L'action tourne autour de Fando, garçon d'une dizaine d'année qui vit entouré de femmes. Son père a été arrêté par les fascistes lorsqu'il était plus petit et, dès le début, le héros nourrit le soupçon que c'est sa mère qui l'a dénoncé. Enfermé dans un univers de mensonge, de masochisme, de fanatisme religieux et de jeux pervers, Fando nous fait part de ses rêveries et de ses fantasmes.

Critique du film :

Il y a longtemps que le cinéma ne nous distille plus l'inattendu qu'au compte-gouttes, que cet art devenu mass média ne s'aventure plus qu'à pas mesurés sur de nouveaux chemins. Si l'immense machine à calibrer l'imaginaire affiche un goût certain pour les belles histoires (romance, biographie, procès, comédie...) elle est devenue capable de créer des œuvres propres et lisses même sur des sujets aussi extrêmes que la folie (oh, la belle schizophrénie de Crowe dans Un homme d'exception), la guerre (oh, le magnifique débarquement du Soldat Ryan) ou le point de rupture social que symbolise le serial killer (oh, le délicieux psychoSeven a prouvé qu'ils étaient "aussi" des artistes). Ce n'est pas tant les thèmes abordés qui deviennent consensuels que la manière de les traiter: jolie, rythmée, distrayante et juste troublante comme il faut. Se plier à ces règles d'accessibilité, c'est volontairement nier qu'il peut exister une infinité d'autres voies et que le cinéma n'a pas forcément pour vocation de distraire. Comme les autres formes d'art, il sait choquer, énerver, questionner. Viva la muerte est, dans ce sens, un antidote idéal, une médecine amère difficile à avaler sans tout recracher. Ce n'est pas un film qui fait plaisir: si on peut rire par moment c'est d'un rire nerveux et un peu malsain, face à l'absurdité de certaines scènes ou au sentiment de répulsion qu'on peut ressentir. Sorti en 1970, filmé entre la France et la Tunisie, son action se passe pourtant en Espagne – une Espagne fasciste contrôlée par l'armée, où l'on exécute sommairement les dissidents et où l'on met des muselières aux cueilleurs de raisins pour ne pas qu'ils les mangent. Le régime franquiste, s'il n'est évoqué qu'en toile de fond, reste un des moteurs du récit et sans doute un des traumatismes du réalisateur, qui signait ici son premier long métrage.

Une moitié du film, vue au travers de filtres colorées, montre ainsi des scènes imaginaires, parfois absurdes, souvent atroces, issues des dérapages mentaux du garçon. Ces représentations de l'inconscient évoquent les moments les plus sombres des films surréalistes (comme la scène de l'œil et du rasoir du Chien Andalou de Bunuel) et fonctionnent comme un véritable catalogue des fantasmes de l'enfant – version pervers polymorphe. On en vient vite à craindre ces séquences oniriques, qui explorent les contrées les plus extrêmes du pensable et du filmable: scènes de sexualité plus ou moins métaphoriques entre l'enfant et sa mère (ou sa tante), scènes de torture ou de meurtre du père, scènes d'humiliation, de révolte, de douleur. Petit à petit, la narration réelle se fait contaminer par la folie de Fando et, sur la fin du film, le mode réaliste et le mode fantasmé en viennent à se confondre (en particulier lors d'une séquence abominable où un bœuf est égorgé, étripé, castré, puis enfilé comme un manteau par un personnage détrempé de sang).

La violence du film repose moins sur la façon de filmer que sur l'idée qui sous-tend chacune de ces scènes, sur cet inconscient porté à l'écran dans ce qu'il a de plus brutal et de plus abject. Viva la muerte outrepassa les limites de la décence, de l'acceptable, du regardable en exposant de façon explicite tout ce à quoi nous nous refusons de penser. Il y a de la merde, du sperme, de la douleur, des animaux découpés, des yeux dévorés, de la sexualité morbide où que l'on regarde. La tension dramatique est encore renforcé par cette conscience qu'a le spectateur que tout est possible, que tout peut encore empirer. Une séquence particulièrement efficace montre le père de Fando enterré jusqu'au cou dans le sable tandis que quatre chevaux approchent depuis l'horizon: il ne fait aucun doute que l'homme va être piétiné mais la scène – tournée en plan fixe – dure assez longtemps pour que le spectateur perçoive toute l'atrocité de moment, qu'il réalise comme dans un cauchemar qu'il n'y a pas d'échappatoire.

Après avoir enduré Viva la muerte de bout en bout, il est impossible de crier au génie. Il y a trop de complaisance dans cet étalage de folie, trop de douleur et de malsain; trop de systématisme aussi dans cette exploration de l'insupportable, dans ce désir de tout montrer. D'un autre côté, il est également impossible de nier la force terrible de ce film, le courage immense qu'il a du nécessiter, de la part de son créateur comme de celle de ses acteurs, la puissance subversive qui l'a nourri. Viva la muerte est un heureux accident dans l'histoire du cinéma, une preuve que des voies différentes sont praticables et qu'il est possible d'aller très loin avec un peu de volonté. Resté confidentiel à l'époque de sa sortie, encore underground aujourd'hui, on se prend à se demander quel effet pourrait avoir sa diffusion en prime time sur une chaîne nationale. En cette époque de consensus esthétique et de domination politique de l'image, une manifestation du pouvoir subversif et inquiétant du cinéma pourrait s'avérer bénéfique et permettre d'ouvrir un débat essentiel.

Léo

Viva la muerte est un film de Fernando Arrabal, 1970. 87 minutes dans sa version intégrale non censurée.

Diffusé au Forum des images à Paris :

Fondateur du mouvement PANIQUE, avec Alejandro Jodorowsky et Roland Topor, Fernando Arrabal propose une autobiographie surréaliste, en hommage à son père condamné à mort par le régime de Franco et qui a mystérieusement disparu. Comme dans J'irai comme un cheval fou, son film suivant, il se sert d'une forme simple et métaphorique pour se confronter à ses obsessions (la mère castratrice, la charge antisociale, la politique, l'anticléricisme) et relater son parcours hors norme.

Jean-Pierre Mocky : « Ce film d'Arrabal marque un tournant. C'est le premier film qui, grâce à Jack Lang, ne fut pas censuré. Il marque la fin de la censure et des interdictions de projeter. Reste tout de même la censure économique : on ne censure plus les films mais on les étouffe. »

